

Traduire la littérature et les sciences humaines. Conditions et obstacles



Sous la direction de Gisèle SAPIRO
collection “ Questions de culture ”
ISBN 978-2-11-128148-6
14 € – diffusion : La Documentation française



Le présent ouvrage s’inscrit dans le prolongement d’enquêtes conduites par le DEPS sur **l’économie du livre et les relations culturelles internationales**¹. Confiée à Gisèle Sapiro qui en a dirigé les recherches puis l’édition, la présente étude apporte des éléments de connaissance inédits qui contribuent à améliorer **la définition des enjeux de la traduction, en particulier dans les domaines de la littérature et des sciences humaines et sociales.**

Si **le volume d’œuvres traduites en français a doublé depuis trente ans** (environ 10 000 traductions annuelles), un certain nombre d’obstacles, d’ordre économique, culturel et politique, expliquent le rapport déséquilibré des langues et des œuvres traduites sur le marché mondial de la traduction : **prédominance de la littérature anglophone et de l’anglais (60 % des traductions mondiales le sont d’une langue étrangère vers l’anglais, tandis que les traductions représentent 2 à 4 % seulement de la production éditoriale annuelle aux États-Unis)**, recul de la langue française, émergence difficile des langues rares, etc.

1. Une enquête internationale sur les œuvres étrangères traduites en français et sur les œuvres traduites du français

Menée de 2009 à 2011, l’enquête a porté sur les **obstacles à la circulation des œuvres de littérature et de sciences humaines et sociales entre la France et quatre pays** ayant en commun de témoigner une baisse d’intérêt pour la culture française, qui y jouissait auparavant d’un plus grand prestige. Les œuvres des **États-Unis** et du **Royaume-Uni** occupent une position dominante sur le marché mondial de la traduction. Les **Pays-Bas**, pour leur part, sont parvenus à faire reconnaître leur littérature au cours des années 1990, notamment en France. Le **Brésil**, un pays classé « émergent », occupe une position en ascension sur le marché mondial de la traduction.

¹ Voir notamment : Jean-Michel GUY, *Cultures croisées. Références interculturelles des Allemands, des Italiens et des Français*, « Culture études », 2008-6 ; François MOREAU, Stéphanie PELTIER, *La diversité culturelle dans l’industrie du livre en France (2003-2007)*, « Culture études », 2011-4 ; Françoise BENHAMOU, Olivia GUILLON, *Modèles économiques d’un marché naissant, le livre numérique*, « Culture prospective », 2010.

2. Les raisons de traduire : recherche du succès, engagement et volontarisme des éditeurs

Quelles que soient la taille et la surface financière de l'éditeur, **traduire représente un surcoût** que l'éditeur espère compenser :

– soit en acquérant les droits de traduction d'œuvres qui sont déjà des *bestsellers* dans leur langue originale et dont il espère le même succès dans son pays, à l'image de ces œuvres de la *world literature* dont le succès dépasse les frontières nationales ;

– soit en spéculant sur la notoriété croissante d'un auteur, à mesure que ses œuvres seront traduites, jusqu'à constituer une « grande œuvre ». L'histoire de la littérature regorge d'exemples illustrant cette stratégie, à l'image de Gaston Gallimard décidant de continuer à publier Faulkner dans les années 1930 en dépit de ventes décevantes, ou encore de Christian Bourgois, tout jeune éditeur publiant dès les années 1960 les auteurs de la *Beat Generation*.

Pour des raisons évidentes, le premier cas est plutôt réservé au pôle de la littérature commerciale, parce que l'accès aux droits de *bestsellers* étrangers représente une première barrière financière pour de nombreux éditeurs de taille moyenne ou modeste.

En ce qui concerne la deuxième stratégie, Actes Sud, Picquier, Michel Chandeigne, Gaïa en France, De Geerts aux Pays Bas, Seven Stories, Dalkey Archives, Archipelago Books aux États-Unis, ou encore la collection Latitude chez Estação Liberdade au Brésil, tous ont en commun **l'engagement très fort d'un éditeur pour une littérature étrangère et la volonté de faire vivre et d'enrichir un catalogue.**

Pour autant, la volonté de constituer un catalogue d'œuvres étrangères traduites n'est pas le privilège de petites maisons d'édition : par son engagement dans la littérature traduite depuis le début du XXe siècle, Gallimard dispose du fonds littéraire le plus important et demeure le premier éditeur français d'œuvres étrangères.

Pour certains éditeurs de sciences humaines, français et américains, **la traduction peut même constituer une stratégie éditoriale d'implantation, en dépit du coût important de la mise de départ** : les Éditions de l'Éclat ou Amsterdam ont patiemment construit leur catalogue sur cette stratégie.

3. Une pression économique croissante qui fragilise l'économie des traductions

Si les contextes économiques varient considérablement d'un pays à l'autre, les discours des éditeurs et traducteurs rencontrés au cours de l'enquête (229 entretiens) ont en commun de pointer le **caractère risqué de la publication d'œuvres traduites**, plus coûteuses à produire, dans le **contexte mondialisé d'une édition dominée par de grands groupes.**

La contrainte économique constitue un obstacle identifié par les éditeurs à la circulation des œuvres : par exemple la durée de cession des droits de traduction de plus en plus limitée, en particulier pour les *bestsellers*, sous la pression des agents littéraires, ou la présence en librairie de plus en plus éphémère pénalisent particulièrement les traductions.

Cette **pression pour le succès s'accroît dans les pays anglophones qui ne disposent pas d'accord ou de législation sur le prix unique du livre** et où les logiques commerciales sont dominantes, comme l'avait en son temps montré l'éditeur américain André Schiffrin.

4. Des obstacles culturels à la réception des œuvres traduites

Le **contexte culturel de réception des œuvres** préside sans doute tout autant à la décision de traduire ou de ne pas traduire. Chaque cadre national possède des propriétés culturelles et éditoriales, des critères intellectuels et esthétiques qui font que le succès des ventes dans un pays ne garantit pas une large réception ailleurs. Les exemples et contre-exemples sont nombreux : culte de Jean-Philippe Toussaint et Hubert Mingarelli au Japon, succès inattendu de *la Moustache* d'Emmanuel Carrère aux Etats-Unis...

Quant aux œuvres de sciences humaines et sociales par exemple, souvent publiées par des presses universitaires, elles sont de surcroît **dépendantes de l'organisation académique des savoirs et des contextes intellectuels nationaux**. En France, la traduction des œuvres de Norbert Elias, par exemple, a longtemps pâti de la pluridisciplinarité – histoire, sociologie, politique – de son approche singulière qui a constitué un frein à la transmission de ses idées en France. L'ouvrage analyse également la difficile implantation de la philosophie pragmatiste en France, dont les canons universitaires de la tradition de la philosophie morale et politique ont très longtemps constitué un facteur d'imperméabilité.

5. Un nécessaire soutien des pouvoirs publics

L'exemple hollandais développé dans l'ouvrage illustre l'efficacité d'une politique publique volontariste : avec leur littérature invitée d'honneur à la foire de Francfort et aux Belles Étrangères initiées par le Centre National du Livre en 1993, puis au Salon du livre de Paris en 1997, les Pays-Bas ont observé depuis ces manifestations une augmentation significative des traductions en langue étrangère qui a contribué à la reconnaissance de cette production nationale.

S'ils déplorent parfois l'inadaptation du système d'aide (paiement par tiers nécessitant une avance conséquente des éditeurs), la plupart des éditeurs français sont conscients de l'importance capitale des dispositifs de soutien du CNL, qui font de la France le premier pays traducteur d'œuvres étrangères, en nombre et en diversité des langues traduites. La condition de traducteur reste néanmoins fragile, *a fortiori* pour les traducteurs de langues rares, alors même que leur rôle est à l'évidence majeur pour la diffusion des œuvres et des idées. Quant à l'extraduction des œuvres françaises, elle souffre aujourd'hui du manque de renouvellement générationnel des traducteurs des pays partenaires, qui motive la mise en place de programmes spécifiques de formation.